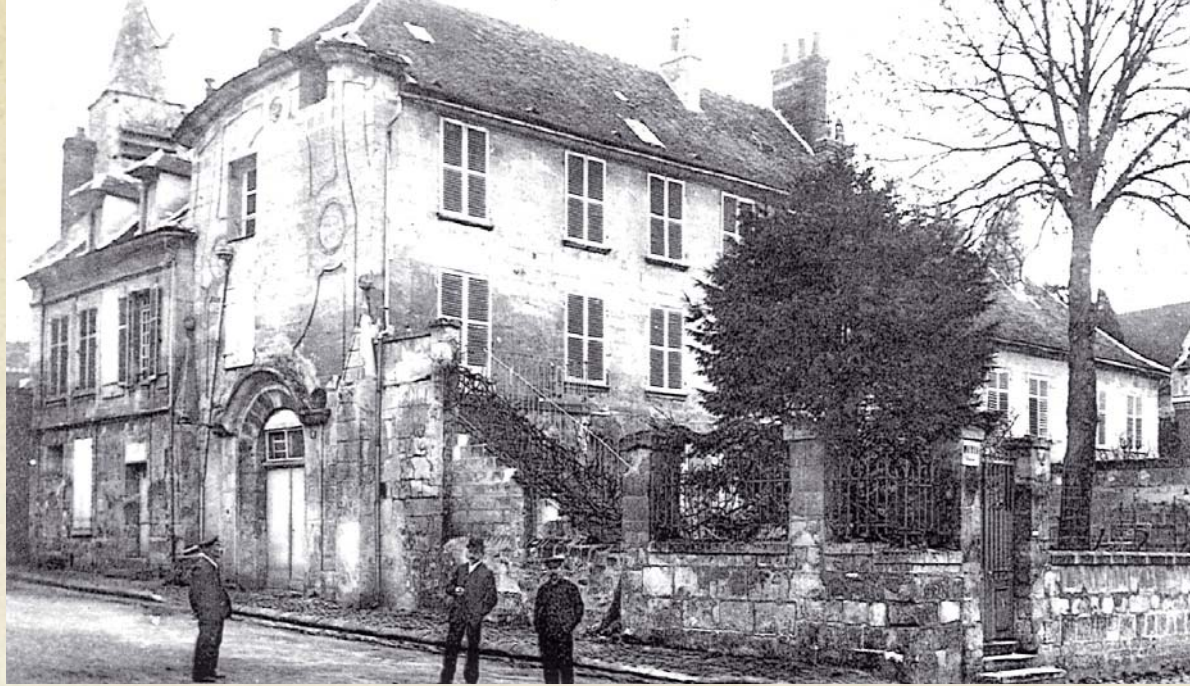


L'Église Saint-Germain

(1^{ère} partie)



Chapelle d'un petit hôpital, des frères et des sœurs desservent l'église Saint Germain sous un maître. Mazières avoue une certaine ignorance sur sa fondation : « Ils furent maintenus en leurs franchises et exceptions par le pape Hadrian IV, secondé de bons cardinaux, à la confusion du patriarche de Jérusalem. »

Vers 1170, lors de la construction de la nouvelle enceinte, l'hôpital se trouve près du rempart nord et de la porte d'Wez.

En 1178, cet hôpital est délabré et insuffisant. L'évêque Renaud le concède, avec toutes ses dépendances à deux chanoines, Henri qui est prêtre, et Simon de Saint-Quentin, ainsi qu'à maître Rainaud, à Nicolas, clerc, et Laurent, bourgeois de la ville, et leur confère les pouvoirs nécessaires pour en édifier un nouveau : « A quoy fut consenty par Eude, maire, et autres jurez et eschevins, ensemble par toute la commune de Noyon... et ce du

consentement de Rainolde du Mont-Saint-Siméon, Maistre du dit hospital, avec deux de ses frères religieux. »

En 1205, une charte de l'abbaye d'Ourscamp cite la cession de trois muids de blé « in parrochia Sancti Germani, in territorio noviomensi ».

Cette chapelle devient paroissiale lorsque Jean de Saint-Eloi, en 1180, crée à proximité un hôpital Saint-Jean-Baptiste. Les religieuses de celui-ci conservent le droit de nomination à cette cure. Elle est située à l'angle des rues de l'Hôtel-Dieu (jadis rue des Augustines) et Jean-Abel Lefranc

(jadis rue du Wez). Face à son entrée se trouve une petite place, dite de Saint-Germain.

Saint Germain, né vers 496, mène une vie austère près d'un oncle ermite. L'évêque d'Autun (Saône et Loire) le remarque et lui donne l'onction sacerdotale. Il devient abbé du monastère de Saint-Symphorien d'Autun. Quatre ans plus tard, il devient évêque de Paris où il eut une très profitable influence auprès des rois (Childebert, Clotaire, Charibert,...) et des reines qui se succédèrent sur le trône de France (et qui en eurent bien besoin). Après une vie très austère, il meurt le 28 mai 576, à l'âge de quatre-vingt ans. Il fut l'un des grands confesseurs de la Foi, en Gaule. On le fête donc le 28 mai de chaque année.

Le chanoine Levasseur rapporte qu'un nouvel édifice est rebâti au XV^{ème} siècle et consacré le 5 décembre 1451 par Hugues, évêque d'Ognes. Jean de Mailly, évêque de Noyon, qui était vice-chancelier du roi anglais y participe.

En mauvais état au XVIII^{ème} siècle, il faut en reconstruire la nef en 1739. Monseigneur de la Cropte de Bourzac en pose la première pierre le 30 avril 1740. Il faut relever les arcades, faire une belle porte sur le cimetière et faire un nouveau plafond de bois blanc. Il y a un bas-côté à gauche de la nef. Les travaux coûtent 2200 livres et l'église est bénie le 26 novembre. Elle est couverte de tuiles.

En 1758, le chœur est rétabli et béni avant la messe de minuit, le 24 décembre de cette même année.

En 1767, le grand voyer de la généralité de Soissons présente un nouveau plan d'alignement qui, au sud de l'église, réduit le cimetière de plus de six mètres du

côté rue de l'Hôtel-Dieu et de près de deux mètres et demi vers la rue d'Wez. Il faut exhumers les corps et on cesse de l'utiliser, à cause de l'humidité, en 1782.

Lucas nous décrit une petite église avec lambris de chœur et nombreux ornements. Elle mesure environ 23 mètres de long (72 pieds) sur 12 mètres de large (38 pieds) et 9 mètres de haut (28 pieds). Un petit clocher carré, haut de neuf mètres, rehaussé d'un beffroi, couvert d'ardoises, contient trois cloches.

Le dernier curé est Ponce Diancourt, religieux de Saint-Augustin, prieur curé d'août 1761 au 12 juin 1790.

L'église est vendue comme bien national le 5 octobre 1791 et achetée pour 4.100 livres par Nicolas Flamand, tonnelier et marchand de vin et vinaigrier. Il fait démolir le clocher et met un plancher à mi-hauteur pour faire un magasin au rez-de-chaussée et deux logements d'habitation (288m²) ; puis il transforme le cimetière en jardin (600m²).

Le presbytère sera vendu 12 octobre 1791 pour 3.125 livres, à Tocquesne. Après la grande guerre, il accueille la gendarmerie dont le bâtiment de la rue des Tanneurs a été détruit.

En 1918, la façade et le porche disparaissent. La reconstruction des années cinquante a supprimé avec vigueur le cimetière et laisse voir dans les jardins trois fenêtres en plein cintre murées, correspondant au mur gauche de la nef. Au sommet, un curieux faitage crénelé correspond à d'anciennes fenêtres sectionnées mi-hauteur.

Docteur Jean Lefranc
Vice-président de la Société
Historique de Noyon

